



Payerne
Jacob Berger photographé lors de l'avant-première du film, il y a une semaine. JEAN-PAUL GUINNARD

“ Je savais que j’allais devoir trahir Jacques Chessex ”

Cinéma Jacob Berger sort l’adaptation du livre polémique de l’écrivain vaudois sur le crime de Payerne. Un long chemin qui l’emmène jusque sur la tombe d’Arthur Bloch

Claude Ansermoz

«C’était un peu «La Suisse sous l’Occupation expliquée à mon fils». Jeudi matin, quelque 300 gymnasiens bien-nous assistent, à l’invitation du Festival du film français d’Helvétie (FFFH), à l’avant-première de *Un juif pour l'exemple*. Sur l’écran, Arthur Bloch vient de se faire équarrir tel le cochon d’une scène précédente. Un marchand de bétail assassiné pour de vrai par cinq nazis dans le Payerne de 1942. Rempli de chômeurs et de propagande. Le livre polémique de Jacques Chessex en 2009. Et le film de Jacob Berger aujourd’hui. En voyant Bruno Ganz se faire débiter avant de finir dans des boilles à lait jetées au fond d’un lac, deux adolescents s’évanouissent dans ce Rex surchauffé, concentré, où quelques rires saccadés tentent de désamorcer le choc de l’insoutenable.

Pourtant, si le sang coule, il n’est jamais ostentatoire. «Ce n’est pas une violence à la Tarantino où l’on voit les cervelles gicler et les balles traverser les crânes gratuitement, précise le réalisateur genevois. Ici, rien ne compte pour beurre.» Et d’expliquer le parti pris d’un film où les anachronismes ne manquent pas. «La reconstitution historique, c’est plutôt chiant. Je ne voulais pas non plus faire un film de dénonciation plein de stéréotypes avec un nazi forcément méchant et un juif non moins attachant. Bien sûr, l’imagerie populaire retient un Hitler éructant sa haine. J’ai plongé dans ses discours. Neuf fois sur dix, c’est la compassion envers son peuple qui ressort. Faire semblant d’être votre ami pour vous ame-

ner à la peur de l’autre, forcément responsable de vos soucis, de votre précarité. C’est ce coulisement vers l’horreur, que l’on revit aujourd’hui, qui est intéressant.»

Dans le taxi qui nous amène sur un lieu de mémoire, on lui demande pourquoi il a mis un petit bout de son histoire familiale dans le film. «Je suis un enfant de la Shoah. Ma grand-mère juive autrichienne me fait penser à Arthur Bloch. Une génération qui refusait de voir que le monde, que leur monde était en train de glisser vers l’innommable. Qui était ostentatoire dans une époque où l’argent était déjà une valeur cardinale. Juste après l’Anschluss, elle se rend chez la commerçante chez qui elle va depuis toujours qui lui lâche: «Je préfère crever que de vendre quelque chose à une sale juive comme toi.» Lorsqu’on lui annonce qu’elle va être transférée de sa maison à côté du cabinet de Sigmund Freud à Vienne vers le camp de Theresienstadt où elle va mourir, elle demande si elle peut acheter un billet de première classe. On lui dit oui. Elle finira bien sûr dans le wagon à bestiaux. Lors du procès du crime de Payerne, l’avocat des accusés pointe sans cesse le doigt sur le fait qu’Arthur Bloch est revenu à trois reprises dans l’étable où il sera tué pour négocier le prix d’une bête avec ses futurs assassins. Sous-entendant grassement que c’est parce qu’il était cupide qu’il est allé à la mort. Qu’il aurait dû se méfier.»

Héritage culturel

Il y a quatre ans, lorsqu’on lui propose d’adapter Chessex, Jacob Berger n’hésite pas. «Mon héritage, c’est le cinéma littéraire. Mon père était écrivain et collaborait avec Alain Tanner, qui a tourné dans

la cuisine de notre appartement. Je me suis alors rendu compte que le réalisateur était comme Dieu: il recréait la réalité. Mon film absolu, c’est *la Stratégie de l’Araignée* de Bernardo Bertolucci. Qui, quand j’y repense maintenant, ne manque pas d’anachronismes non plus.» Et le fardeau d’adapter un géant d’ici? «Vous savez, j’ai appris à relativiser la pression. Je viens d’une famille d’intellectuels très exigeante. Ma mère me dit toujours que ce serait bien que je fasse enfin un film où les acteurs jouent correctement. En acceptant, je savais que j’allais devoir trahir Jacques Chessex. Mais j’ai essayé de le faire avec complicité, en ne galvaudant jamais ces 60 pages. En tentant d’être aussi cinglant et grave que lui. En rassemblant des morceaux de lui dans plusieurs

de ses livres. Plus dans un esprit de solidarité que de continuité.»

Il ne faut donc pas aller voir *Un juif pour l'exemple* en pensant que ce sera l’adaptation fidèle d’une groupie. «Je connaissais peu l’œuvre de Chessex. J’avais lu *L’Ogre* sans prendre la mesure de l’auteur. Il fait partie de ces plumes romandes qui transforment l’usage de la langue française. Mais, pour moi, *Un juif pour l'exemple* tient plus de la poésie historique que du roman. Il y a des odeurs et des textures, mais aucune description physique ou psychologique des personnages. Rien qui ne cède au sentimentalisme ou au pittoresque. Pour le film, il a fallu inventer, retrancher. Se demander, quand Chessex écrit «Par l’injure, le mépris, les chambres à gaz, la croix gammée, la désolation des

collines d’Auschwitz et de Payerne, la honte nazie à Treblinka et dans les bourgs porcins de la Broye. Tout est plaie. Tout est Golgotha», s’il ne va pas trop loin. Se détacher du roman en se rendant compte qu’on finit toujours par y revenir. Parce que c’est la force des grands livres. Même quand vous les connaissez par cœur, vous ne les fermez jamais.»

Visite au cimetière

«*Gott weiss warum.*» On arrive dans ce petit cimetière juif de Berne. Où est enterré Arthur Bloch et où son épouse, Myria, a choisi seule contre tous de faire graver cette épitaphe. «Dieu sait pourquoi». «Cette phrase veut ou peut tout dire. De la soumission au Tout-Puissant jusqu’à l’ironie, la révolte, la sagesse. Cette incompréhension entre Dieu et les hommes. Si ces quelques mots ne faisaient pas immédiatement penser à une comédie française, je les aurais choisis pour titre de mon film. Le terme juif est tellement connoté qu’il ne sort jamais gratuitement d’une bouche. Aux USA, le livre s’appelle *Un juif doit mourir*, mais vous ne pouvez pas le lire en public sans recouvrir sa jaquette. Sous peine d’être accusé d’antisémitisme.» Sur la stèle d’Arthur Bloch, mais sur d’autres aussi, on a déposé de petits cailloux comme autant de marques de visites. Puisque les fleurs y sont interdites. «D’une manière générale, j’aime les cimetières, où j’emmène volontiers mes enfants. Si on ajoutait la nuit et les toiles d’araignée, on pourrait imaginer être dans le décor d’un film de Tim Burton ici. Ces lieux sont une métaphore du monde, notre manière de nous relier aux morts. C’est aussi pour nous relier aux morts que je fais des films.»



La tombe d’Arthur Bloch dans le cimetière juif de Berne. CLAUDE ANSERMOZ